

Yveline Maillet le jour de son 90 ième anniversaire, fêté avec la Mairie de Saint Auban et l'Association de la Renaissance

Vous êtes arrivée à Saint-Auban en 1960 où vous résidez depuis plus de 50 ans. Mais vous êtes née à Tébessa dans le département de Constantine, en Algérie ?

Yveline : Oui, le 2 novembre. À l'époque, en 1920, c'est-à-dire 90 ans après la conquête de l'Algérie qui remonte à 1830, Constantine était un des 3 départements comme Alger et Oran et fonctionnait comme un département français. Tébessa se trouvait au Sud-Ouest, près de la frontière avec le Sud tunisien. C'est une région boisée, pas très loin des Aurès.

Comment votre famille était-elle arrivée en Algérie ?

Yveline : Du côté de mon père, ils venaient de Tunisie. Mon grand-père, Jean Bussetta, était né en Tunisie. Son père à lui (mon arrière-grand-père) était un immigré italien, probablement venu de Sicile. (Thierry Maillet précise ensuite que son frère Christian, le fils plus âgé de Mme Maillet, a fait des recherches en Sicile où il a trouvé de nombreux Buscetta. Cependant Maryse dit qu'on doit prononcer Bussetta avec un s et non un ch comme en italien- ce qui changerait les hypothèses de relation avec les Buscetta de Sicile.. Pour revenir à mes ancêtres, les Buscetta de Tunisie étaient entrepreneurs en travaux publics. Mon père, de prénom Jean comme son père, français par le droit du sol puisque né en Tunisie, département français, a d'abord fait son service militaire puis travaillé dans l'entreprise de maçonnerie familiale. A la seconde guerre mondiale, quand la maçonnerie a moins bien marché, il avait pris la charge d'une coupe de bois près de Tébessa qui est une région boisée, comme je l'ai dit. Il avait fait son service militaire dans cette ville de Tébessa, importante pour sa garnison et ses grandes casernes. C'est pourquoi il avait sur place des relations et des garanties pour postuler un poste de garde forestier. On le lui a accordé. Ma mère, -ma vraie mère- Mathilde Therme, venait de l'Ardèche, du village de Sablière, à côté de Joyeuse.



Votre "vraie maman" ? Vous avez donc eu deux mamans ?

Oui, ma mère est décédée en 1932, quand j'avais 12 ans, de la fièvre typhoïde. Ma sœur Jacqueline n'avait que 8 ans ! Mon papa s'est par la suite remarié avec Raymonde ma «seconde maman» et ils ont eu 3 autres enfants : Claude, mon seul frère, et deux filles, donc mes demi-sœurs, Chantal qui est à Rouen et Danièle qui est à Bordeaux. Ma sœur Jacqueline née en 1924 a travaillé plus tard dans l'hôpital d'un grand centre militaire où résidaient plusieurs régiments et c'est là qu'elle a connu son mari. Ils sont ensuite allés 4 ou 5 ans en Guinée puis à Paris où il est entré à la Défense nationale. Ils ont pris leur retraite à Nice car son mari était niçois..

Vos parents s'étaient-ils connus sur place en Algérie ?

Oui. La famille de ma mère venait, je vous l'ai dit, de l'Ardèche. Mais cela remontait à 50 ans avant, au début de la colonisation. Quand l'armée a pris possession de l'Algérie, on proposait des terres pour s'y installer et les colons sont arrivés. C'était le cas de mon arrière-grand-mère maternelle, Marie Léonard, qui y était arrivée à l'âge de 3 ans. Voilà ce qui s'était passé : Elle

était née à Pau en 1840 mais elle devient là-bas orpheline de sa maman à 3 ans. Le père de Marie demande alors à sa sœur (ou belle-sœur, je ne sais plus) de s'occuper de la petite Marie. Cette Tante était employée dans l'armée, comme son mari, et ils sont mutés à Tébessa ou plutôt ils entrent dans Tébessa avec l'armée qui vient occuper la ville et ils s'y installent en 1843. C'est ainsi que mon arrière-grand-mère maternelle a vécu en Algérie dès 1843. Cette petite fille, arrivée à l'âge de 3 ans, se marie à 19 ans avec un ingénieur suisse qui était aussi en Algérie en pleine construction. Il s'appelait Baptiste Barifi. Oui, mon arrière grand-père était Suisse. Ils ont eu, en 1860, une fille : ma grand-mère. Ils l'appellent également Marie (comme Marie Léonard sa propre mère à elle). Cette petite Marie (Barifi) épouse à son tour Jean Therme qui était ardéchois et avait été envoyé en Algérie faire son service militaire, à Tébessa justement. Souvent ces jeunes-gens en garnison se marient avec des jeunes filles du lieu pour qui un militaire représente une promotion sociale. De son côté, en tant que fille d'ingénieur Suisse, elle était aussi considérée comme un bon parti. Ils auront trois filles, dont ma mère en 1897. Par la suite mon grand-père, Baptiste Barifi, achètera une fabrique désaffectée dans la Drôme, dans le Village de Chabrilant près de Crest.



C'était une ancienne filature de soie. Il y avait de la place pour toute la grande famille et les générations à venir : Nous aussi nous y sommes allés tous les 2 ans, ma sœur et moi avec nos parents. C'est de l'appartement des anciens propriétaires de cette fabrique à Chabrilant que me viennent différents objets par exemple le chaudron et la belle l'horloge...

Mon père cumulait les vacances de deux années pour limiter les frais de voyage.

A un certain moment, Marie ma grand-mère (née Therme épouse Barifi), devient veuve. L'histoire est très triste et je n'aime pas la raconter. Son mari, mon grand-père maternel, Jean Therme, a été tué dans son jardin en 1914. Il tenait un moulin à 7 ou 8 km de Tébessa. Il y avait autour un magnifique jardin. Je l'ai vu ce moulin, des années plus tard. Il était en ruines mais il y avait encore des poires sauvages, des épinards, du persil sauvages. Pour Pâques, on y allait encore chercher des herbes pour les plats de saison. L'endroit est magnifique. Du temps de mon grand-père, des enfants du lieu



venaient souvent voler les fruits des arbres fruitiers. Et une fois mon grand-père les a vertement grondés. Probablement aussi les parents qui laissaient faire les enfants ou même les envoyaient prendre des fruits. Le père des enfants lui a tiré un coup de fusil dans le dos. Marie, sa veuve, effrayée (c'était de surcroît pendant la première guerre mondiale), décide de rentrer en France chez sa belle-mère Therme, en Ardèche, à Sablière, elle et ses 3 filles - dont ma mère Mathilde qui avait alors 18 ans-. (Les 2 autres sœurs avaient plus de 20 ans). Elles aidaient à ramasser les châtaignes.

Elles étaient très observantes. Il y avait un prêtre dans cette famille. Il fallait faire 4 km pour aller à la messe mais on n'y manquait pas. Elles sont restées à Sablière 3 ans jusqu'à la grippe espagnole de 1918. Là, elles ont préféré retourner en Algérie pour fuir cette épidémie. C'est ainsi que ma mère Mathilde a pu connaître mon père puis se marier avec lui quand Jean Bussetta était jeune militaire. Moi, je suis née tout de suite après en 1920 et ma sœur en 1922.

Comment se sont-ils connus ?

C'était dans les cercles militaires de Tébessa. Il y avait beaucoup de réceptions et de bals où allaient les jeunes filles accompagnées de leurs parents. C'est là qu'ils se sont rencontrés. Lui connaissait bien les habitudes du pays. Ayant grandi et fait ses études en Tunisie (au Bardo, où il y a maintenant le grand musée carthaginois); il connaissait non seulement les mœurs et coutumes des habitants mais aussi leur langue.

Comment avez-vous rencontré votre propre mari ?

Mon père était garde-forestier et mon futur mari aussi. Mon mari avait 15 ans de plus que moi. On s'est mariés pendant la seconde guerre mondiale en 1943. Impossible d'avoir des vêtements de noce. Je n'ai pas pu me marier en blanc, ni ma sœur qui s'est mariée en 1945. De Tébessa où habitaient mes parents, nous sommes allés habiter avec mon mari dans une maison forestière à 1300m d'altitude. C'était à 25 km de Tébessa. On voyageait avec le cheval. Ce n'était pas comme maintenant. Les gardes forestiers montaient à cheval. Le bois était coupé pour le débiter en bois de chauffage ou pour les constructions. Dans notre maison forestière, une partie appartenait au garde français, l'autre moitié au garde algérien. On disait Arabe plutôt qu'Algérien. Il y avait à proximité de cette maison un hameau ou quelques gourbis. Les jeunes filles me demandaient souvent du travail. Il y avait une jeune fille de 13 ans qui me disait

Mon mari parlait bien arabe (et italien aussi). Il avait un diplôme d'arabe militaire et d'arabe courant. Une fois à Saint-Auban, vers 1960, un arabe lui a demandé son chemin. Mon mari lui a répondu si clairement en arabe que l'autre lui a dit « tu es un des nôtres ? » Pour comprendre cette phrase, il faut la remettre en contexte : l'Algérie n'a été indépendante qu'en 1962. En 1960, on était encore en pleine guerre. Pour un Algérien, il y avait donc «les nôtres» (indépendantistes et soutenant le Front de Libération Nationale FLN) et... les autres.

Comment les garçons et les filles se rencontraient-ils ?

Il y avait les bals de l'armée. Le bal de la croix-rouge par exemple

De votre petite enfance, vous vous souvenez des bruits, des odeurs, des paysages ?

Nous habitions près du marché arabe. Il y avait les odeurs et les bruits habituels des moutons et des chevaux. Je me souviens du jardin de mon père avec ses figues de barbarie, Il y avait une tonnelle qui sentait le chèvre-feuille. Ce sont les odeurs de toute ma jeunesse. Et puis il y a toutes les saveurs de la cuisine algérienne. Ma mère faisait une cuisine simple mais plus épicée qu'ici surtout pour le couscous, avec de l'agneau et du poulet. On apprenait à rouler la graine avec de la semoule moyenne. Mais avec celle plus fine, on pouvait faire des gâteaux: on mélangeait avec des dates molles qu'on écrasait et qu'on pétrissait avec de la cannelle, de l'huile et un peu d'eau chaude. Puis on faisait cuire ces boudins de dates sur le gaz ou au four dans un peu d'huile. J'ai

appris à mes filles à les faire et aussi à Joëlle pour les triangles de samousse avec du bœuf, du persil arabe, et encore la tagine et les macrouds .

Quels sont les jeux de votre enfance?

Nous avons une mallette avec des jeux de dames, de petits chevaux, de l'oie, J'y joue encore avec ma petite fille Sarah!



Nous jouions aussi au loto, à la bataille, au mistigri. Si on perdait il arrivait de devoir faire un gage. Parfois on noircissait le visage du perdant ! A l'école on jouait à la marelle. Les garçons aux billes. Nous étions séparés entre école des filles et des garçons.

Vous souvenez vous de votre temps à l'école?

A Tébessa, nous allions dans une école religieuse, l'école Saint Joseph dans la section des filles tenue par des religieuses. Elles étaient sévères. Mais la mère supérieure m'a fait cadeau d'un missel à ma communion. Nous n'avions pas de blouses d'uniforme. Ce n'est que plus tard à l'école publique que j'ai porté une blouse noire. A l'école religieuse, Il y avait l'école des pauvres et l'école des riches. Oui, parce que c'était payant !. Nous étions mélangées européennes et algériennes. Mais il n'y en avait pas beaucoup. On les mariait jeunes. A quinze ans on retirait les filles de l'école et on les enfermait. Certains pères ne voulaient pas les laisser plus longtemps à l'école. On y suivait la messe tous les jours et on devait aussi prouver qu'on allait à la messe le dimanche. On nous enseignait l'écriture, les maths, à chanter...On n'enseignait pas l'arabe dans l'école française, mais on le comprenait. J'apprenais le piano chez mes parents. Je suis allée à l'école après le Certificat jusqu'à la veille du brevet. Puis mon père s'est remarié. Ma belle-mère était malade et mon père m'a dit: «Tu t'occuperas de ton frère et de ta sœur. »



Est-ce que dans votre enfance vos parents et grands-parents étaient affectueux et tendres avec vous ?

Maman, oh oui! Elle était tendre. Mon père moins. Il nous aimait mais il ne le montrait pas. Ma grand-mère maternelle qui est décédée à 95 ans était venue nous garder après le décès de notre mère. C'est elle aussi qui est venue m'aider après la naissance de ma première fille! Elle était venue à pied, à 80ans, avec cette montée de 3km jusqu'à la maison forestière. Elle se levait de bonne heure. Je lui disais "Grand-mère qu'est-ce que tu fais? -Je lave les couches pour t'éviter du travail". A l'époque on emmaillottait les bébés dans des couches de tissu. C'était beaucoup plus de travail que maintenant. Ma grand-mère a fait plusieurs séjours à la maison forestière: elle s'y plaisait, Elle allait voir le garde forestier arabe, sa femme, les enfants. Là-haut elle était tout heureuse.

Autour de chez vous à Tébessa, il y avait des animaux?

Mon père aurait voulu même des lapins. C'était une vrai ferme ave des cochons des poules. Il y avait des employés qui s'en occupaient. Je vous montrerai des photos. Du reste Tébessa était antiquement une belle ville romaine avec des colonnes, une basilique. *Vous avez conservé des objets de votre maison algérienne?*

On est parti si vite en 1955. On a tout vendu. J'ai encore un plateau tunisien en cuivre au mur, près de mon buffet et un plateau plus grand, algérien. D'Algérie on a emporté une couverture, un tapis, le petit brule- parfum et c'est tout.



près de Crest.

Vous êtes arrivée ici avec peu de matériel. Comment s'est fait le choix de Saint-Auban?

Nous sommes arrivés en décembre sous la neige. C'est Monsieur Denis Reynier qui nous a accueillis et nous a ouvert l'appartement ici. C'était un tel changement! J'ai pleuré pendant des jours. Mais pour mon mari aussi. C'était un tout autre travail: En Algérie, il avait des kilomètres à surveiller. Il avait demandé son rapatriement dans les Eaux et forêts de la Drôme puisqu'il avait une maison près de Crest. Mais le poste de Crest était occupé. Il y avait les postes de Lachau et de Saint-Auban. On lui a dit "Ne prenez pas Lachau, il y fait très froid". Il pensait y rester 2 ans puis demander son changement. Mais je suis tombée malade et on est restés. On aurait pu aussi rester à Tébessa. On disait à mon mari : "Ne pars pas, il ne t'arrivera rien." Les Arabes regrettaient mon mari. Pendant "les événements" (maintenant on dirait franchement "pendant la guerre d'Algérie") il y avait de grands bandits et on avait des incendies provoqués sur les charbonnières. Le charbon était volé pour être revendu. En 1961 Thierry est né. Hélas quand il avait deux ans, son papa est décédé. c'était en 1963, le 23 mars. Jean, mon mari, avait 15 ans de plus que moi. A son décès, je n'avais plus de courage. On me disait " partez!". Mais je suis restée et me voici depuis 55 ans dans ce village.



Vous n'êtes jamais retournée en Algérie?

Non. la maison a été détruite.

Pour la santé, comment s'organisait-on dans votre famille?

Le reste de de qui m'entoure vient de Chabillant et de la filature de soie désaffectée que mon beau-père Buscetta avait achetée pour que nous y passions les vacances. Il avait aussi acquis un pré plein de noyers dont il avait fait faire des meubles.

Ce buffet et la table basse sont en noyer massif. Sur la photo , à gauche du buffet, on voit le seul plateau tunisien qui me reste.

La sculpture de l'aigle qui saisit un oiseau en revanche est tirée d'un pied de vigne. Elle vient aussi de Chabillant

On soignait avec les des médicaments simples: des cataplasmes à la moutarde, des ventouses, de la teinture d'iode, de l'huile de foie de morue, du stérogyl une fois par an, du grog avec du miel. Quand j'étais jeune, j'étais très maigre; je ne voulais pas manger. On me proposait de gober des œufs !

Note :

Il faut savoir que Buscetta est un nom très célèbre en Italie parmi les «hommes d'honneur» c'est à dire les grands chefs de la Mafia. Tommaso Buscetta était le plus grand "padrino" ou parrain de la Mafia sicilienne dans les années 1980. C'était alors le chef de la "Cupola". Dans la lutte pour la suprématie, Tommaso Buscetta (1928-2000) perd cependant son fils et son frère dans des règlements de comptes qui opposent les Palermitains aux Corleonesi . On veut l'éliminer. Réfugié à New York, il accepte de collaborer avec le juge Falcone (qui sera assassiné pour ses enquêtes). Buscetta est remplacé par Riina chef des Corleonesi puis par Provenzano qui réunifie la Mafia avant d'être à son tour arrêté et inculpé dans le « Maxi procès » qui touche dans les années 2000 tous les très grands «chefs de famille».)

Propos recueillis par Colette KLEEMANN-ROCHAS

Yveline Maillet nous a quitté en 2015.